

C'est se donner la possibilité de communiquer, par elle, avec cette réalité ineffable, inaccessible, qui est la Sagesse de Dieu. Médiatrice de l'Incarnation, Marie est aussi médiatrice pour les hommes. « La Vierge Marie, dit la même liturgie que nous avons citée, est la maison d'or de Dieu, recélant en Elle les trésors de la Sagesse céleste ». On peut dire que Grignon de Montfort, en établissant cette synthèse entre le but à atteindre et la voie qui y mène, a instauré, dans la grande suite du mysticisme français, un aspect qui, avant lui, n'existait pas aussi net: la mystique mariale reliant directement l'homme au Verbe. On sait combien ce fleuve, dont nous voyons ici la source, s'est enflé jusqu'à nos jours, et qu'il irrigue aujourd'hui maints cantons, parmi les plus fertiles du mysticisme de France.

« MYSTIQUES DE FRANCE. »

CORRÉA. Paris 1941, p. 227-233.

QUATRIEME PARTIE

MORT ET SURVIVANCE

QUATRIEME PARTIE

MORT ET SURVIVANCE

XXV. — LA MORT DU JUSTE

par

Mgr A. LAVEILLE

Vicaire général de Meaux

C'est dans les intervalles de ses dernières missions, à son Ermitage Saint-Eloi de l'accueillante ville de La Rochelle, que Montfort avait rédigé ses manuscrits majeurs : Traité de la Vraie Dévotion, Règle des missionnaires de Marie, Règle des Filles de la Sagesse... Son labeur missionnaire n'était pas sacrifié à l'auteur spirituel. Ces travaux apostoliques avaient fini par avoir raison, avant l'âge, de sa robuste constitution, malmenée par ses effrayantes pénitences et minée par le poison des Calvinistes de La Rochelle.

Montfort meurt à quarante-trois ans, en mission et en missionnaire, qui donne devant les paroissiens de Saint-Laurent-sur-Sèvre, comme si souvent devant d'autres auditoires, mais pour de bon cette fois, « le jeu de la mort du juste ».

Mgr Laveille, le plus fécond hagiographe de son temps, et qui a écrit du P. de Montfort une vie d'excellente littérature, a fait de cette mort et de sa suprême prédication un tableau émouvant.

**

Une pleurésie s'était déclarée, et il comprit tout de suite que la mort était proche. Il avait promis de prêcher aux vêpres solennelles. Craignant de compromettre, par son absence, le succès de la journée, il se traîna jusqu'à l'église, malgré son entourage consterné. Quand on le vit en chaire, blême, défait, l'œil éteint, la poitrine sifflante, on se prit à craindre qu'il ne tombât épuisé.

Il parla sur la douceur de Jésus. Tout ce que son âme contenait de dévotion envers le Maître doux et humble qui mourut en pardonnant, tout ce que, depuis tant d'années, elle avait amassé de compassion pour les faibles et de miséricorde pour les pécheurs passa, ce soir-là, dans son discours. On le suivait avec émotion sur les traces du Sauveur attablé chez le publicain, ou incliné, dans un geste de pardon, vers Madeleine; mais quand il en vint à Judas, donnant à Jésus le baiser de trahison, et ne recevant, en échange, que des paroles d'amour, à ces accents du prêtre frappé à mort qui célébrait, dans un dernier souffle, la charité du Dieu martyr, l'auditoire éclata en sanglots.

Ce devait être le suprême triomphe du P. de Montfort. Ayant regagné son réduit, il se coucha, anéanti, sur la paille qui lui servait de grabat, et attendit l'heure de Dieu. Quelques jours après, le mal empirant sans cesse, il consentit, sur l'ordre de son confesseur, à se laisser déposer sur un matelas. C'est dans cet état qu'il demanda lui-même et reçut, avec une angélique piété, les derniers sacrements.

Cet apôtre qui, tout jeune, avait si intrépidement regardé la mort en face, qui avait fait faire à tant de pécheurs l'apprentissage de la lutte suprême, ne pouvait trembler en l'abordant pour son compte.

Le 27 avril, il voulut dicter son testament. Dans l'entière liberté de sa pensée, il disposa de son pauvre bagage de missionnaire en faveur de ses Frères coadjuteurs et de quelques sanctuaires de la sainte Vierge, restaurés par ses soins.

Il attribua néanmoins au P. Mulot, son confesseur, une part de choix, le désignant ainsi comme continuateur de ses œuvres et protecteur de ses fondations. Cette désignation apparut plus clairement encore pendant les dernières heures.

Le P. Mulot, qui ne le quittait guère, le voyant pleinement résigné, lui parla de la perte irréparable qu'allaient faire les

missions, puisqu'il ne laissait personne capable de le remplacer. Alors, lui prenant les mains: « C'est vous, dit le mourant, qui continuerez mon œuvre. »

Et, comme le disciple s'excusait sur son peu de force et de capacité: « Ayez confiance, mon fils, reprit le Bienheureux, je prierai pour vous! » « Ces paroles, a écrit plus tard le P. Mulot, opérèrent en moi un véritable miracle. »

En effet, d'un homme hésitant encore et inexpérimenté, elles firent un supérieur si méritant, qu'on a pu le regarder comme le second fondateur de la Compagnie de Marie.

Quant au serviteur de Dieu, cette assurance montrait qu'il n'avait plus d'inquiétude sur l'avenir de l'Institut. La Compagnie de Marie était fondée, et elle vivrait, aussi bien que l'Institut des Filles de la Sagesse: il n'avait plus qu'à mourir.

Il demanda qu'on lui laissât, dans le cercueil, les petites chaînes de fer qu'il portait au cou, aux bras et aux pieds, « voulant, disait-il, mourir comme il avait vécu, en esclave de Jésus et de Marie. »

D'une main, il tenait le crucifix auquel le Saint-Père avait attaché une indulgence plénière *in articulo mortis* et, de l'autre, la statuette de la Sainte Vierge qui, depuis de longues années, ne l'avait pas quitté. Il les baisait alternativement, afin de se fortifier contre l'ennemi.

On lui dit qu'une foule de paroissiens, désireux de le voir une dernière fois, se pressaient à l'entrée du logis. Il ordonna de les introduire; aussitôt, ces pauvres gens se précipitèrent à genoux, implorant sa bénédiction. L'humble prêtre n'osait les satisfaire, sous prétexte qu'il était un trop grand pécheur, mais le P. Mulot lui suggéra de les bénir avec son crucifix, et il s'y prêta de bonne grâce. Il fallut faire place à de nouveaux visiteurs, et cette scène attendrissante se renouvela jusqu'à trois fois.

Ayant si souvent proclamé les bienfaits de la mort qui délivre et qui sauve, le Bienheureux voulut confirmer, par son exemple, les leçons de tout son passé.

Sous l'accablement de la croix, sa vie avait été un chant d'espérance; ses strophes enflammées avaient redit à tous les échos les grandeurs de Dieu, de Jésus et de sa Mère; il avait répondu aux bénédictions divines par des chants d'allégresse et aux injures des hommes par des cantiques de résignation; devant la fureur des éléments et la rage des corsaires, il avait chanté sa confiance au Maître du monde; il ne voulut pas se

taire dans l'angoisse du dernier combat. Se soulevant donc sur son grabat, le crucifix à la main, l'œil rayonnant déjà de visions célestes, il entonna, d'une voix vibrante, le premier couplet d'un de ses cantiques :

Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis !
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux.

Pour ce corps brisé, pour cet être de néant, si longtemps le rebut du monde, la transfiguration commençait. Cependant, le disciple n'est pas au-dessus du Maître qui, sous les oliviers de Gethsémani, connut l'horreur de l'agonie sanglante. Tout à coup, à l'enthousiasme du mourant succéda un abattement profond. Après quelques minutes, il se dressa livide, la face contractée, puis, comme s'il eût parlé à un être invisible : « C'est en vain, dit-il, que tu m'attaques. Je suis entre Jésus et Marie. J'ai atteint le terme de ma carrière. Je ne pécherai plus ! »

C'était le dernier effort de Satan ; le grand lutteur venait d'en triompher. La joie de la délivrance parut éclairer ses traits. Peu d'instants après, il entra dans la paix éternelle. C'était le mardi 28 avril 1716, à huit heures du soir. Le missionnaire avait quarante-trois ans et trois mois.

« *Le Bienheureux L.-M. GRIGNION DE MONTFORT* », d'après des documents inédits. Pages 536-540.

Librairie Ch. POUSSIELGUE, Paris, 1907.

XXVI. — LA VILLE SAINTE DE LA VENDEE

par

Jean YOLE

Dans ce qu'on a nommé la petite Suisse vendéenne, Saint-Laurent-sur-Sèvre n'est pas sans attirance pour le touriste. Mais le pays possède une autre aimantation. Il est chargé d'histoire, d'héroïsme, de sainteté. Cela s'inscrit en relief sur son visage par les lignes élancées ou trapues de ses clochers, par ses couvents enclos de hauts murs, par ses jardins et ses charnelles rectilignes. Son cœur, c'est le tombeau du Père de Montfort.

Un fils de cette terre vendéenne, médecin écrivain comme il en est plus d'un et d'illustres, romancier et dramaturge, Jean Yole (D' Léopold Robert) a chanté sa terre natale (La Vendée, Collection Gens et pays de chez nous. De Gigord, Paris). J. Calvet le définissait un amateur d'âmes. Et c'est bien l'âme de Saint-Laurent, plus que ses hauts murs gris, qui occupe sa méditation dans La Vendée (1936), et déjà dans La Servante sans gages (1928), son âme de capitale spirituelle de la Vendée.

L'ensemble se dresse, dans son granit rigide, comme un bloc de spiritualité : simple bourgade pareille aux bourgs voisins mais dominée à une telle hauteur par l'église paroissiale, la chapelle de la Sagesse et les clochetons des maisons-mères, que le sens de ce paysage s'affirme avec la rigueur d'une provocation. Les couvents apportent à cet impérialisme religieux leurs grands espaces d'austérité, leurs murs de clôture, taillant large, bousculant les clos voisins.

La ville profane semble à peine tolérée. C'est un amas de maisons grises recevant toutes chaque jour une heure d'ombre sanctifiante et comme agenouillées sous ce geste bénisseur. Le granit empâte leurs arêtes, alourdit leur masse vulgaire, ce

granit des coteaux de la Sèvre, si glorieux, si souple à l'église dont il magnifie les formes romanes et qui, là, trop riche de sa belle matière, humilie jusqu'à l'écrasement les seuils bas et les fenêtres communes.

Ce partage inégal s'accepte, ici, sans protestation. L'entassement des demeures particulières autour de tous ces clochers relève d'une harmonie d'un autre âge. L'équilibre s'établit dans le monde des âmes. Il y a là une ordonnance pieuse née d'une aspiration et comme un groupement dans un souci de sécurité.

Toutefois, une telle richesse de pierres saintes déborde trop évidemment les besoins de la cité pour que par delà les coteaux qui l'enserrent on n'en cherche pas l'explication. C'est toute la Vendée qui est à l'entour, la Vendée mystique qui offre ici son plein épanouissement. Vingt cantons à la ronde apportent en tribut à Saint-Laurent les vocations de leurs filles, la jeunesse de leurs écoliers et en reçoivent les grâces de ses pèlerinages. De ce point de vue, les valeurs se rétablissent. Ce débordement spirituel suffit à peine à son emploi. Saint-Laurent demeure la sentinelle vigilante de la Vendée, la paroisse de garde, alertée devant l'ennemi héréditaire.

Les consignes passent dans les carillons qui se répondent sans relâche de beffroi à beffroi, commentant de la même manière l'heure qui sonne, accaparant à eux seuls presque tout le silence. Ces appels ininterrompus essaient ainsi, en tous sens, au hasard du vent, la ferveur des règles conventuelles et le tumulte des solennités liturgiques. Quand les cloches se taisent, les navettes des tisserands terrés dans les sous-sols continuent le carillon sur un rythme pareil, mais moins aisé, comme un écho d'en bas, anhélant, répondant avec peine.

Cette ville fut choisie par les disciples du Père de Montfort pour y édifier ses œuvres près de son tombeau. D'autres lieux où le zèle du saint s'était exercé eussent pu servir de champ à leurs travaux, mais, en quête de sites pittoresques comme les moines bâtisseurs et fondateurs d'ordres, ils se fixèrent là, charmés, aux confins de la Vendée, sur les bords de la Sèvre, la rivière aux menhirs roulants. La parole de l'apôtre l'a fécondée pour de longs siècles. Du temps où il l'évangélisa, elle garde encore intacts sa charge de réserve spirituelle, son grand air de paroisse.

« LA SERVANTE SANS GAGES », p. 10-12.

EDITIONS DE LA VRAIE FRANCE, 92, rue Bonaparte, Paris-6°.

XXVII — MONTFORT DES BELLES VERRIERES

par

Georges Claudius LAVERGNE

de l'Académie des Arcades

et Noël LAVERGNE

Ce titre, copié sur celui de Notre-Dame de la belle Verrière de Chartres, vient naturellement sous la plume pour son dévot et son pèlerin, par un artiste verrier comme Claudius Lavergne.

A côté des biographies qu'il a suscitées, un des témoignages de la survivance d'un saint, c'est son iconographie, sa variété et sa diffusion.

Sur le Bienheureux P. de Montfort dans l'Iconographie chrétienne, le R. P. F. Fradet s. m. m. avait publié, il y a un quart de siècle, quelques articles dans le Petit Missionnaire de Marie : bulletin de l'Œuvre montfortaine du pain pour les aspirants missionnaires (nov.-déc. 1919, janv.-fév. 1921) qui amorçaient cette étude. Entre parenthèse : quelle main fraternelle ou amie recueillera les Montfortana du P. F. Fradet dispersés ici et là dans différentes revues ?

« Statues et statuettes de toute grandeur et de toute matière, écrivait-il ; bustes, plâtres, tableaux, tailles-douces, peintures sur verre, héliogravures, photogravures, médaillons et médailles, l'art moderne a tout fait pour glorifier le bienheureux de Montfort. Rendons-lui justice : si quelques pièces ont pu justifier la remarque de Mgr Gay : « Peut-on à ce point caricaturer les saints du bon Dieu ? », le plus grand nombre des « portraits », à part, peut-être, l'imagerie pieuse à bon marché, n'est pas indigne de cette noble figure... C'est à la peinture sur verre qu'il nous faut demander les œuvres les plus originales comme les plus considérables qui aient été tentées pour glorifier l'homme de Dieu... Le cadre splendide de la chapelle de Saint-

Laurent se prêtait, comme nul autre, à une décoration de ce genre... »

L'exécution en fut confiée à « Claudius Lavergne, élève d'Ingres, ami fervent de Lacordaire, et par l'âme et le talent, vrai frère d'Hippolyte Flandrin » (Henri Bremond), un des plus marquants parmi les peintres verriers du dix-neuvième siècle. Ses ateliers du 74 rue d'Assas travaillèrent non seulement pour la France et pour l'Europe, mais aussi pour l'Australie, le Brésil, l'Argentine.

Cette vaste composition déroule vingt-deux scènes de la vie du P. de Montfort, surmontées chacune d'un épisode parallèle de la vie de Notre-Seigneur, dont elles sont l'imitation ou la transposition concrète.

Cette œuvre est en grande partie de l'inspiration de Julie Lavergne, femme du maître-verrier, la collaboratrice de ses travaux, elle-même écrivain de talent. (Voir : H. Bremond et V. Delaporte : tirés à part des Etudes 1900 et 1903 et C. Lecigne : Madame Julie Lavergne, collection « Femmes de France », n° 9, chez Lethielleux.)

Elle a dit les joies de cette collaboration : « Parmi les heures de bonheur qui nous furent accordées, il en est dont je voudrais fixer le souvenir d'une manière ineffaçable entre toutes : ce sont les heures d'étude, de travail, passées dans le silence des nuits d'hiver...

«... Nous étions seuls, en paix avec Dieu ; alors, au lieu de nous abandonner au repos, nous nous mettions à l'œuvre, et, soldats d'une noble cause, pour bien la servir, nous nous efforcions de la connaître. Alors, à nos yeux ravis, apparaissaient les Saints, ces héros des temps écoulés, et nous les appelions à notre aide pour raviver la foi, l'amour du beau dans ce siècle attiédi... Et souvent un souffle d'enthousiasme passa et entraîna notre pensée. Et le cœur ému, la main tremblante, de nobles pages furent tracées par l'un, transcrites par l'autre... » (Madame Julie Lavergne, par Joseph Lavergne, p. 62-63.)

Ce fut le cas pour les verrières de Saint-Laurent, dont Joseph Lavergne expose l'idée directrice, et Noël Lavergne la suite historique.

*

**

J'ai hâte de parler de la précieuse collaboration de ma mère, dans les recherches nécessaires à la préparation des compositions de mon père.

Souvent il suffisait de vérifier, pour en avoir exactement les termes, un texte bien connu, ou de relire dans l'histoire un passage pour lequel on tenait à s'appuyer sur un bon auteur. Mais bien souvent aussi le programme était complexe et demandait de fixer d'abord une idée générale, puis d'en poursuivre le développement avec sagacité.

C'est ce que fit ma mère en rédigeant le plan iconographique des verrières de la chapelle de la Sagesse de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Je vais essayer de le décrire aussi méthodiquement que je pourrai.

La chapelle comprenait une suite de grandes fenêtres géminées et surmontées de rosaces. Au fond de l'abside, il y avait sept fenêtres. Dans la nef, huit fenêtres de quatre baies chacune. Dix autres complétaient dans le transept et à l'entrée du chœur ce magnifique clérestory.

Le programme était de peindre des sujets de la vie de Notre-Seigneur, et de placer aussi dans ces verrières la vie du vénérable Grignon de Montfort. Mais le point essentiel était le vocable de la chapelle et de la congrégation tout entière : *La Sagesse*.

Dans les sept rosaces du chœur, il était tout indiqué de placer des anges portant sur des phylactères les sept dons du Saint-Esprit et de placer dans la rose centrale le mot *Sapientia*. Je connais beaucoup d'artistes qui, ayant trouvé ce symbolisme, s'en seraient contentés...

Mais au bas de ce plan grandiose que j'ai sous les yeux et qui est tout entier de la main de ma bonne mère, je lis cette parole de la Sagesse : *Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter*. Sans y songer le moins du monde, ma mère, en écrivant cette épigraphe, expliquait ce qu'elle-même avait fait en étudiant à fond ce programme et en fixant, avec une science profonde, le choix des sujets que mon père devait composer. Elle aussi avait tout disposé depuis le commencement jusqu'à la fin avec force et avec suavité.

Elle eut la pensée d'établir entre la vie de Notre-Seigneur et la vie du bienheureux de Montfort un parallèle, et de placer les sujets de manière à réaliser en quelque sorte l'Imitation de Jésus-Christ par le Bienheureux, et elle le fit si heureusement que l'ordre historique ne fut pas altéré.

En dessous des premiers mystères de l'enfance de Notre-Seigneur, on voit l'enfance du Bienheureux. Son premier voyage est en dessous de la fuite en Egypte ; la première étape de sa

vocation est en dessous du baptême de Notre-Seigneur ; il fait le catéchisme aux petits enfants en dessous de *sinite parvulos. venire ad me.*

Comme Notre-Seigneur, il guérit des malades. Il va au secours des inondés de la Loire et la tempête s'apaise. Il distribue la sainte Eucharistie dans la même verrière où l'on voit Notre-Seigneur instituer son divin sacrement.

Quelquefois, l'interprétation est plutôt mystique que rigoureuse. Ainsi la mort du Bienheureux n'est pas en dessous de la mort du Sauveur ; elle est en dessous de la tradition des clés, parce que, au moment de mourir, le P. de Montfort a béni d'une façon toute particulière celui qui devait être son successeur et le pasteur du cher troupeau qu'il allait quitter. En dessous des disciples d'Emmaüs, on voit le Bienheureux qui donne à manger aux pauvres et aux voyageurs.

La verrière centrale de l'abside représente le sermon sur la montagne, « condamnation de la sagesse humaine et suprême expression de la Sagesse divine », et le motif concordant de la vie du Bienheureux missionnaire breton est la fondation de la Congrégation des Filles de la Sagesse.

Dans les huit verrières de la nef qui doivent représenter chacune quatre figures de saints, le choix des personnages sera dicté par l'interprétation des huit béatitudes que Notre-Seigneur a proclamées dans le Sermon sur la montagne. Les archanges y personnifieront ceux qui ont soif de la justice de Dieu ; les apôtres, ceux qui endurent pour elle toutes les persécutions ; les prophètes et les patriarches, ceux qui ont été récompensés pour leur compassion et leur douceur. Les cœurs purs, ce sont les Vierges ; les pauvres en esprit, les fondateurs d'ordre ; ceux qui pleurent, les pénitents ; enfin, les pacifiques sont les pontifes et les justiciers comme saint Grégoire le Grand et le roi saint Louis.

Quel admirable thème ! Il faudrait en décrire tous les détails, en raisonner, en méditer chaque verset.

Parmi les compositions les plus remarquables de cette belle église de la Sagesse je citerai le motif central : le Sermon sur la montagne, où, en dépit d'un meneau qui sépare le sujet en deux et empêche, par conséquent, de placer la figure du Christ au centre du tableau, mon père a donné à son sujet une unité parfaite et un air de grandeur qui correspond à merveille au récit de l'Evangile.

La résurrection de la veuve de Naïm fut aussi un des sujets

les mieux traités ; la première pensée de cette composition fut l'œuvre personnelle de ma mère. Le sujet des disciples d'Emmaüs fut aussi un des plus saisissants, et cela, en vertu d'une très ancienne préférence de mon père pour l'admirable récit de saint Luc. Il représenta le moment où les disciples reconnurent le Sauveur à la fraction du pain : moment solennel où les disciples sont inondés d'une lumière qui précède la disparition de ce corps glorieux. Dans sa jeunesse, mon père avait fait l'esquisse d'un tableau représentant les trois voyageurs conversant sur la route au coucher du soleil, alors que le Seigneur Jésus, « commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, leur expliquait tout ce qui avait été dit de Lui dans toutes les écritures ».

« Que ce discours dut être merveilleux, me disait mon cher maître, et comme l'évangéliste en donne une grande idée en rapportant simplement ce que les disciples se dirent l'un à l'autre le soir de ce beau jour : « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous, lorsqu'Il nous parlait durant le chemin et qu'Il nous expliquait les écritures ? »

Toute sa vie mon père a médité ces pages extraordinaires de l'Evangile et il n'est pas étonnant qu'un de ses plus beaux chefs-d'œuvre ait été inspiré de ces courtes mais sublimes narrations.

Ce souvenir m'entraîne bien loin de Saint-Laurent-sur-Sèvre... Je renonce à parler de la vie du Père de Montfort dont les vingt-deux sujets sont tous plus intéressants les uns que les autres.

« Claudius LAVERGNE ». Paris, Bloud et Cie, Libraires-Editeurs, Chapitre VIII.

**

Vie du bienheureux Louis Grignon de Montfort.

Enfance de L. G. de Montfort : il apprend ses prières à sa petite sœur.

En partant pour Paris, il échange ses habits contre ceux d'un mendiant.

Il veille les morts pour gagner sa pension au séminaire.

En route pour Chartres avec un autre pèlerin, le Bienheureux s'attarde en prêchant aux moissonneurs de la Beauce.

Chargé des enfants indociles du catéchisme de Saint-Sulpice, il les charme et les transforme par son ascendant.

Le Bienheureux célèbre sa première messe en juin 1700, à Saint-Sulpice, et fait l'édification des supérieurs du Séminaire.

Nourri de la part réservée à la Sainte Vierge, abbesse du monastère du Saint-Sacrement, il partage son repas avec un pauvre.

Parmi des séminaristes, il désigne prophétiquement plusieurs futurs missionnaires de la Compagnie de Marie.

Il donne l'habit religieux à la Mère Marie-Louise de Jésus, première Fille de la Sagesse.

Le Pape Clément XI bénit le Bienheureux, le détourne des missions étrangères et le nomme missionnaire apostolique pour la France.

A la fin d'une mission, le Bienheureux, la corde au cou, fait amende honorable au Saint-Sacrement.

Il place dans la chaire son crucifix, descend et le montre aux fidèles en s'écriant : « C'est Jésus qui prêche aujourd'hui ! » Plusieurs pécheurs, touchés, reviennent à Dieu (1707).

Le Bienheureux s'incline devant l'envoyé de l'évêque janséniste de Nantes, apportant l'ordre de détruire le Calvaire de Pontchâteau.

A la porte d'un couvent de la rue Cassette, à Paris, il guérit un enfant atteint de la teigne (1713).

Il entraîne des mariniers par son exemple et les décide à le suivre en barque pour secourir les inondés de la Loire (1713).

Il fait réciter le Rosaire en pleine rue à Nantes.

Invité chez son père, il amène *ses amis*, les infirmes et les mendiants.

Au chant des cantiques, il établit la Confrérie du Rosaire et consacre des jeunes filles à la Sainte Vierge.

La Sainte Vierge aide le Bienheureux à déblayer la grotte de Mervent.

Il montre à la Mère Louise de Jésus une poule et ses petits, image de ce que doit être une bonne supérieure.

Deux jours avant sa mort, il prend la croix des mains d'un chantre et la porte lui-même dans une procession.

Le 28 avril 1716, assisté du curé de Saint-Laurent-sur-Sèvre, le Bienheureux meurt en bénissant le Père Mulot, son premier successeur.

« VITRAUX CLAUDIUS LAVERGNE »

Atelier fondé en 1857, rue d'Assas, 74, à Paris.

XXVIII. — LA COMPAGNIE DE MARIE AUJOURD'HUI

par

le R. P. L. LE CROM, s. m. m.

En 1872, Mgr Freppel, évêque d'Angers, promenait Louis Veuillot à travers son diocèse et lui faisait les honneurs de ces communautés si nombreuses et si florissantes de l'Anjou et de la Vendée.

A Saint-Laurent-sur-Sèvre, le grand journaliste assista ainsi à une profession religieuse dans la chapelle des Filles de la Sagesse.

Il écrivait le lendemain : « Hier, 30 septembre, c'était la cérémonie. Cent soixante-deux prises d'habit, premiers vœux et grands vœux. En somme, je n'ai rien vu de plus beau, et j'ai pleuré à perdre le reste de mes pauvres yeux. C'était très touchant, très aimable et très auguste. Ce vénérable Grignon de Montfort était un enragé de la bonne espèce, qui est mort à quarante-quatre ans et qui a maintenant trois ou quatre mille filles de bonne tenue. Les garçons, moins nombreux et moins beaux, ne sont pas cependant méprisables. »

Certes, nullement méprisables, en 1872, ces missionnaires qui continuaient la tâche de leurs prédécesseurs du XVIII^e siècle et maintenaient la Vendée digne de son passé : et ce seul mot, sous sa plume de rude lutteur, disait toute l'admiration de Louis Veuillot.

Aujourd'hui, il la mettrait au diapason de son émerveillement devant la communauté d'en face. Les garçons aussi se sont multipliés et on les trouve par toute la terre.

Le R. P. Le Crom, à qui l'on doit la très complète et très consciencieuse Vie du P. de Montfort de la Canonisation (Saint-Louis-Marie Grignon de Montfort. Librairie Mariale. Calvaire

de Pontchâteau, Loire-Inf.) a fait récemment le point, dans la collection « Nos religieux » de la Librairie de l'Arc, sur le champ d'action et le thème dominant de l'apostolat des Montfortains, aujourd'hui. Il est peut-être bon de noter, pour quelques lecteurs, que « Montfortain » est le titre courant des Missionnaires de la Compagnie de Marie, qui signent aussi S. M. M., des initiales de leur titre officiel : Societatis Mariae Montfort, de la Compagnie de Marie du P. de Montfort, pour les distinguer de la Société de Marie, postérieure, du P. Colin.

**

De nos jours, les Montfortains, fidèles à l'apostolat missionnaire, ont transformé le cadre primitif ; sous les coups de la persécution religieuse, ils ont essaimé au Canada, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, fondé dans ces pays de nombreux établissements. Plus tard, l'Italie et le Portugal leur ouvrent leurs frontières. En France, sans délaisser les provinces de l'Ouest qu'ils aiment évangéliser, ils élargissent leur action et possèdent des résidences dans les diocèses de Paris, Lille, Besançon, Orléans, Tours, Poitiers, Angoulême, Toulouse, Nîmes, Marseille, Luçon, Angers, Nantes, Rennes, Vannes et Quimper. Aucun apostolat ne leur est étranger : missions, retraites paroissiales, retraites fermées, retraites d'Action catholique ; ils suivent les indications de la divine Providence, ne faisant en cela qu'imiter leur saint Fondateur. Le Père de Montfort, dans sa règle, ne parle pas directement du moins, des missions étrangères, il se contente d'écrire : les membres de la Compagnie « sont légers (de biens temporels) pour courir... partout où Dieu les appellera... soit auprès, soit au loin ». Mais on sait les désirs de son âme. En sortant du Séminaire de Saint-Sulpice, il demanda aux supérieurs de partir pour le Canada ; il aspirait même aux Indes : « Que faisons-nous ici, s'écriait-il, devant ses confrères, pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent dans le Japon et dans les Indes, faute de prédicateurs et catéchistes ? » Ce désir des missions étrangères ne l'abandonna jamais. « Je ne mourrai pas content, confiait-il à un de ses collaborateurs, si je n'expire au pied d'un arbre, comme l'incomparable missionnaire du Japon, saint François-Xavier. » Les fils ont réalisé le rêve de leur père. La Compagnie de Marie exerce son zèle parmi les nations païennes ou hérétiques, en Europe, en Afrique, en Amérique, en Océanie. Elle dirige un

diocèse en Haïti, des vicariats apostoliques en Islande, en Colombie, au Nyassaland, à Madagascar, des postes de missions au Danemark, au Congo Belge, au Mozambique, à Vancouver, à Bornéo. Quelques-unes de ces missions sont florissantes et ont atteint leur suprême épanouissement dans la fondation de communautés religieuses et dans le recrutement de prêtres indigènes. Les limites territoriales ne comptaient pas pour le Père de Montfort, elles ne comptent pas pour ses enfants : partout où il y a des âmes à sauver le missionnaire montfortain est chez lui...

Le missionnaire montfortain prêche la sainte Vierge avec un accent tout personnel. Les décrets de Rome évoquent le grand nom de saint Bernard au sujet du Père de Montfort. Comme le moyen âge a vécu de la doctrine mariale de l'abbé de Clairvaux, ainsi les temps actuels vivent de plus en plus de celle du Père de Montfort. Cette dévotion particulière est un héritage de famille, aussi le montfortain n'oublie pas de montrer la grande place de la Sainte Vierge dans la vie spirituelle, sa médiation bienfaisante en faveur des âmes, les immenses avantages de la consécration totale à cette divine Mère. Les nombreuses confréries de Marie, Reine des Cœurs, réclament son ministère et lui fournissent l'occasion d'études plus approfondies de la doctrine montfortaine. L'Association des Prêtres de Marie, agrégée à l'Archiconfrérie et affiliée à la Compagnie, donne lieu à des échanges de vues qui font avancer la science et la vie mariales. La consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie, l'éclosion de la Légion de Marie, le développement de la dévotion du saint Rosaire, tout le mouvement de la piété actuelle attirent l'attention du monde catholique sur le magistral traité du Bienheureux : *La vraie dévotion à la Sainte Vierge*. Le Montfortain répond à cet appel, car il sait que « le règne de Jésus-Christ... dans le monde ne sera qu'une suite nécessaire du règne de la très Sainte Vierge. » Préparer ce règne de Jésus par le règne de Marie, voilà le but de son labeur apostolique. Le missionnaire montfortain est un missionnaire marial.

« QU'EST-CE QU'UN MONTFORTAIN ? », par un Religieux Montfortain.
pages 13-15 et 19-20.

Collection « Nos Religieux ». LIBRAIRIE DE L'ARC, 149, rue de Rennes, Paris-6^e.

XXIX. — LES FILLES DE LA SAGESSE AUJOURD'HUI

par

Louis ARNOULD

Correspondant de l'Institut
Professeur à l'Université de Poitiers

Un livre qui compte déjà un demi-siècle et dont paraissent toujours de nouvelles éditions, « Ames en Prison », a fait connaître dans les deux mondes le nom de Louis Arnould, professeur à l'Université de Poitiers.

« Ames en Prison » raconte « cette histoire inouïe, a écrit Henri Lavedan, qui mériterait d'être lue à genoux et qui est comme un chapitre de la Légende dorée », l'histoire de sourdes-muettes-aveugles, éduquées par les Sœurs de la Sagesse de Larnay près Poitiers.

Admirateur de la Congrégation des Filles de la Sagesse, Louis Arnould a préfacé le magnifique Album de 500 tableaux dont le film déroule l'œuvre hospitalière et éducatrice des religieuses du P. de Montfort à travers le monde. Cette préface donne l'état actuel de la Congrégation.

*
**

Qui donc, surtout dans l'ouest de la France, les ignore? Qui donc, apercevant de loin la grande cape noire à capuchon, n'a pas hésité entre elles et nos bonnes paysannes de la Bretagne ou du Poitou? Qui n'a point dans l'œil leur large silhouette, avec les plis serrés de leur robe grise, leur coiffe blanche retombant sur leurs deux épaules et encadrant noblement l'air tout maternel de leur visage, leur guimpe blanche terminée en pointe sur le dos et surmontée, par devant, du grand crucifix, que l'on sent être à la fois la source et le but de leur apostolat.

Ce sont — d'un nom qui étonna un peu les profanes, mais qui leur va si bien — les « Filles de la Sagesse », car elles ont hérité de leur saint fondateur, le Bienheureux Père de Montfort, l'adoration de la divine Sagesse, qu'il définissait lui-même dans sa dernière lettre, en 1716, « la divinité du Cœur de Jésus crucifié » et il allait au Christ, comme il poussait ses religieuses à y aller, par la Vierge Marie, invoquée dans ses litanies sous le nom de « Siège de la Sagesse, *SEDES SAPIENTIAE*. »

Et leur sagesse à elles, qu'elle est aimable et souriante, faite de dévouement complet à l'humanité, de simplicité, de fidélité à leurs règles, d'esprit surnaturel et de gaieté, le tout appliqué à leurs deux œuvres fondamentales: l'instruction des enfants et le soin des malades!

Nulle surprise de voir les Filles de la Sagesse sorties, à l'origine, de la judicieuse bourgeoisie poitevine. Le 2 février 1703, Montfort, dans l'hôpital de Poitiers, donnait le premier habit gris cendré à sa première religieuse, la fille du Procureur Trichet, — qui allait achever, sous le nom de Marie-Louise de Jésus, de construire et d'aménager son Ordre, durant plus d'un demi-siècle.

Et cet ordre se répandit rapidement, sans qu'on en parlât: car c'est l'une des caractéristiques de ce malchanceux XVIII^e siècle de n'avoir guère fait de publicité que pour ses nouveautés plus ou moins suspectes.

Aujourd'hui les deux premières fondations de Poitiers et de La Rochelle ont singulièrement crû et multiplié, et la ruche centrale qui s'est installée avec Marie-Louise de Jésus, il y a 215 ans, tout contre le tombeau du fondateur, à Saint-Laurent, dans le verdoyant vallon vendéen de la Sèvre-Nantaise, a essaimé sur une bonne partie du monde, puisque les 5.000 Filles de la Sagesse desservent actuellement 374 établissements, répandus en Europe, en Afrique et en Amérique, et, plus précisément en France d'abord, puis en Angleterre, Belgique, Hollande, Danemark, Suisse et Italie, ensuite au Canada, dans l'île d'Haïti et la Colombie de l'Amérique du Sud, enfin à Madagascar, dans le Congo belge et dans le Shiré, près du lac Tanganyika, au centre de l'Afrique noire, ces cinq dernières régions où 300 Sœurs exercent leur audacieux apostolat en plein pays de mission.

Hôpitaux, Cliniques, Asiles de toute espèce, Dispensaires, Léproseries, Préventoria, Sanatoria, Ecoles d'infirmières, d'une part, et de l'autre, Ecoles proprement dites, Pensionnats, Exter-

nats, Orphelinats, Ecoles professionnelles, Ouvroirs, Patronages, Colonies de vacances, Maisons de retraite, Œuvres multiples de jeunesse..., l'on ne s'étonnera pas, à compter toutes leurs maisons, que les sœurs se penchent chaque année sur 120.000 malades dans les hôpitaux, sur 600.000 dans les dispensaires, sans compter les 140.000 visites faites à domicile par les religieuses hospitalières; que plus de 53.000 enfants soient instruits, dirigés, conduits par l'ordre à la vertu et au bonheur.

Entre l'œuvre hospitalière et l'œuvre pédagogique, proprement dites, il en est une qui est commune aux deux, et dans laquelle beaucoup des Filles de la Sagesse se sont spécialisées, c'est l'éducation des sourdes-muettes et des aveugles, dont elles détiennent en France un bon nombre des établissements semi-officiels, ceux où les Conseils généraux placent leurs boursières: à Larnay, Auray, Laon, Lille, Orléans et Toulouse.

Mais le plus original des fleurons de leur couronne est d'avoir trouvé, dans leur maison de Larnay, aux portes de Poitiers, la méthode de rééducation des malheureuses jeunes filles, souvent condamnées d'avance aux asiles d'idiotes, qui sont à la fois sourdes, muettes et aveugles, et d'avoir organisé, par la sœur Sainte Marguerite, continuée par la Sœur Saint Louis, la première et la seule école existant en France (il y en a en tout 7 ou 8 dans le monde) pour les sourdes-aveugles, où les établissements de l'Etat ne manquent jamais d'adresser leurs pauvres sourdes qui deviennent aveugles et leurs aveugles qui deviennent sourdes... Nous accordons justement la gloire aux inventeurs d'un nouveau sérum qui nous guérit d'une maladie: donnerons-nous moins à des saintes et humbles « Filles » qui transforment des pauvres monstres écrasés sous la triple infirmité, en femmes pleinement vivantes, intelligentes, instruites, éprises du plus haut idéal, héroïques et gaies?...

« LA SAGESSE ET SES ŒUVRES. »



XXX. — LA LEGION DE MARIE

par

Frank DUFF

Le Père de Montfort se félicitait d'avoir rencontré, d'abord à l'hôpital de La Rochelle puis à La Séguinière, « le curé selon son cœur », en M. Kentin, « un prêtre d'Irlande ».

C'est encore en Irlande qu'il vient de trouver, et cette fois, une « légion » selon son cœur, la « Légion de Marie ».

La Légion de Marie est une association de catholiques, qui veut être, selon l'expression de S. Ex. Mgr Flynn, qui l'a introduite et acclimatée en France, comme un « ferment marial de piété et d'action catholique ».

Elle s'est constituée à Myra House, Francis Street, Dublin, Irlande, le 7 septembre, veille de la Nativité de la Sainte Vierge.

Bénie et encouragée par le Pape Pie XI, le Pape de l'Action catholique 16-9-33, et par son successeur le Pape Pie XII, elle s'est déjà répandue dans vingt-deux pays des cinq continents. En 1945, elle existait en France, dans vingt-six diocèses, où, comme partout, elle fait rayonner le Christ par sa Mère, dans les milieux les plus inabordables et les plus réfractaires. A Paris et à Amiens, elle a pris en charge un asile de « clochards » et en Californie un groupe fonctionne dans une prison de forçats de droit commun.

C'est du Montfort multiplié qui chantait:

*« Je ne suis pas la mode
Sinon celle des gueux.
Partout je m'accommode
Et partage avec eux. »*

(Cantiques p. 103, 20).

Il faut avoir entendu sa présidente pour la France, Mlle O'Brien, raconter, avec sa flamme d'apôtre, ce qu'elle a vu à Dublin, après quinze ans d'absence, sous l'influence de la Légion. « En arrivant à Dublin on a l'impression « d'une ville en état de grâce ». Chaque matin, les églises ne désemplissent pas de 6 h. à 11 h. Les fidèles viennent assister à la messe et y communient avant d'aller travailler, et tous les jours, les prêtres sont obligés d'être deux pour donner la sainte communion... Le gouvernement prête chaque mois la Chambre des Députés, pour la réunion du Conseil Central de la Légion. Le ministre des Postes, légionnaire, a ordonné une levée spéciale à 23 h. 50 pour le courrier du secrétariat de la Légion. Dublin reçoit maintenant un innombrable courrier du monde entier et devient une véritable « ville sainte » et un centre d'Action catholique mondial. »

L'initiateur du mouvement? Frank Duff, qu'un journaliste présente ainsi: « Ce petit homme mince, sourd d'une oreille, au parler sans éclat, que rien ne distingue extérieurement d'un quelconque modeste employé de banque ou de commerce, brûle intérieurement d'une foi et d'un zèle apostolique ardents qui lui font aborder des tâches surhumaines avec la tranquille audace d'un alpiniste enthousiaste et bien entraîné, s'apprêtant à vaincre quelque mont Everest ou les plus hauts volcans de la chaîne des Andes. » (La Croix 23-10-45).

Nul n'était mieux indiqué pour montrer les liens qui rattachent la « Légion de Marie » au Père de Montfort et à sa spiritualité mariale.

**

« En égard aux décisions prises contre l'acceptation de patrons particuliers ou locaux, l'admission du Bienheureux Grignon de Montfort pourrait paraître, au premier abord, sujet à discussion. Cependant, nous pouvons affirmer sans crainte que nul saint n'a joué un plus grand rôle que lui dans le développement de la Légion. Le Manuel est plein de son esprit; les prières redisent ses paroles même. Il est vraiment le précepteur de la Légion. C'est donc presque une obligation morale pour la Légion de l'invoquer...

Il est à souhaiter que la Légion donne le fini à sa dévotion à Marie en lui ajoutant le caractère distinctif que le Bienheureux Grignon de Montfort a enseigné sous le nom de « Vraie Dévo-

tion » ou d'« Esclavage de Jésus en Marie », et qu'il a renfermé dans deux de ses ouvrages: le *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* et *Le Secret de Marie*...

Les grâces qui ont accompagné la pratique de cette Vraie Dévotion, la place qu'elle s'est acquise dans la vie spirituelle de l'Eglise, paraissent indiquer avec raison qu'elle est vraiment un message du ciel. Voilà précisément ce que prétendait le Bienheureux Grignon de Montfort. Il y attachait de grandioses promesses, affirmant avec la plus grande assurance que ces promesses se réaliseraient si l'on remplissait les conditions requises...

Si l'expérience réunie de ceux qui comprennent, enseignent et pratiquent la Vraie Dévotion possède quelque valeur, il semble hors de doute que cette dévotion augmente considérablement la vie intérieure en lui imprimant un caractère spécial de générosité et de pureté d'intention. On a le sentiment d'être guidé et protégé, la certitude joyeuse que la vie chrétienne donne désormais son plein rendement. On regarde les choses du point de vue surnaturel, on a un courage et une foi plus fermes qui font de nous les piliers de toute bonne œuvre. On puise dans cette Dévotion une tendresse et une sagesse qui savent maintenir la force à son rang; on y développe cette douce humilité, protectrice de toutes les vertus. Des grâces surviennent qu'on est obligé de reconnaître comme extraordinaires; on se voit souvent appelé à quelque grande œuvre manifestement au-dessus de ses mérites et de ses talents naturels; mais cet appel lui-même apporte des secours tels que l'on devient capable de porter sans défaillir le lourd et glorieux fardeau. Bref, en échange du magnifique sacrifice que l'on fait en se livrant volontairement comme esclave d'amour à Marie et à Jésus, on obtient le centuple promis à ceux qui se dépouillent pour que Dieu soit glorifié le plus possible. N'est-ce pas le lieu d'employer l'énergique expression de Newmann: « Quand nous servons, nous régnons, quand nous donnons, nous nous enrichissons; quand nous nous livrons, nous sommes vainqueurs. »

LEGIO MARIAE. *Manuel officiel de la Légion de Marie*. p. 56 et p. 127-130.

Séminaire des Missions, Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	7
FRONTISPICE : Histoire d'un portrait, par F. FRADET S. M. M.....	9
MÉMENTO BIOGRAPHIQUE	13

I^{re} PARTIE — AVANT LES GRANDES ANNEES

I. — Les horizons de son enfance et de sa jeunesse, par L. CHAIGNE.	17
II. — La formation cléricale à Saint-Sulpice, par Mgr. CALVET....	21
III. — Le pèlerin de Notre-Dame, par B. M. MORINEAU S. M. M.....	27
IV. — Le baiser au lépreux, par René BAZIN	33

II^e PARTIE. — LE MISSIONNAIRE

V. — Le chasseur d'âmes : Son champ d'action — Sa méthode missionnaire — Ses religieux et ses religieuses au XVIII ^e siècle, par P. de la GORCE	41
VI. — Les Compagnons entre les compagnons, par Gaëtan BERNOVILLE	51
VII. — Son éloquence, par Mgr. CROSNIER.....	55
VIII. — Le chansonnier spirituel, par Amédée GASTOUÉ.....	59
IX. — Le bâtisseur de Calvaires, par Ernest JAC.....	65
X. — Le sculpteur de Madones, par Maurice LAURENTIN.....	71
XI. — Le Directeur de conscience, par Mgr. TROCHU.....	75
XII. — L'âme de son apostolat, par Mgr. FREPPEL.....	81
XIII. — La grotte de Mervent, par Georges RIGAUT.....	83
XIV. — L'homme de foi et d'oraison, par P. de CLOREVIÈRE S. J.....	87
XV. — Le Thaumaturge, par Raymond CHRISTOFLOUR.....	91

III^e PARTIE. — LE MAÎTRE SPIRITUEL

XVI. — Le Maître spirituel, par F. W. FABER.....	97
XVII. — Médaillon : synthèse doctrinale, par Alphonse DAVID.....	99
XVIII. — Le Traité de la Vraie Dévotion : historique, par A. PLESSIS S. M. M.	103
XIX. — Caractère littéraire, par Edmond JOLY.....	109
XX. — Filiation: le dernier des grands bérulliens, par Henri BREMOND	111
XXI. — Doctrine du Saint Esclavage, par Cardinal MERCIER.....	115
XXII. — Mystique, par Garrigou LAGRANGE O. P.....	121
XXIII. — Le Prophète des derniers temps, par Antonin L'HOUMEAU S. M. M.	125
XXIV. — Amour de la Sagesse éternelle, par Daniel-ROPS.....	129

IV^e PARTIE. — MORT ET SURVIVANCE

XXV. — La Mort du juste, par Mgr LAVEILLE	135
XXVI. — La Ville sainte de la Vendée, par Jean YOLE	139
XXVII. — Montfort des Belles Verrières, par Claudius LAVERGNE et Noël LAVERGNE	141
XXVIII. — La Compagnie de Marie aujourd'hui, par L. Le CHOM S. M. M.	147
XXIX. — Les Filles de la Sagesse aujourd'hui, par L. ARNOULD	151
XXX. — La Légion de Marie, par Frank DUFF.....	155